



Betty Bonifassi, la chimie de la résilience au FIJM
Page E 3



Sur les traces d'**Ozias Leduc** à Mont-Saint-Hilaire
Page E 5

Culture & Livres

CAHIER E > LE DEVOIR, LES SAMEDI 5 ET DIMANCHE 6 JUILLET 2014



Le dramaturge Fabien Cloutier et le comédien Hubert Proulx

PEDRO RUIZ LE DEVOIR

L'extension du domaine du *chum* à Chabot

Avec la complicité d'Hubert Proulx, Fabien Cloutier fait passer *Scotstown* du côté anglo de la langue

Presque 10 ans après son apparition dans l'univers culturel québécois, le « *chum* à Chabot », qui habite la pièce *Scotstown* de Fabien Cloutier, se prépare la semaine prochaine à passer par un autre chemin pour explorer sa fermeture d'esprit et sa tortueuse quête d'identité: celui de l'anglais, dans une traduction inédite de David Laurin. Le comédien très francophone Hubert Proulx assure, sur les planches du théâtre La Chapelle, le changement de registre d'une œuvre rustique et typée dans une autre langue finalement pas si étrangère.

FABIEN DEGLISE

L'aventure ne pouvait certainement pas être ordinaire: avec un personnage affligé par un repli identitaire évident, une peur de l'autre assumée et verbalisée, mais également un esprit obtus de circonstance, le dramaturge Fabien Cloutier rêve depuis des années de construire des ponts vers d'autres cultures, de partager, pour faire entendre la dramaturgie québécoise contemporaine plus loin, sans renier ses origines, ni avoir peur d'assimiler quoi que ce soit à quelque chose d'autre, dit-il.

La semaine prochaine, ce « plan » va sortir de son cadre onirique pour se concrétiser

sur les planches du théâtre La Chapelle où *Scotstown*, monologue phare de l'œuvre de Cloutier, va être présenté pour la première fois dans une autre langue que le français. La transposition, qui conserve forcément son titre à saveur géographique, est pilotée par David Laurin. Elle est portée sur scène par Hubert Proulx, dans le cadre du festival hétéroclite et bilingue Zoofest. Pour quatre soirs seulement.

« *Scotstown*, c'est une histoire que l'on peut raconter à tout le monde », dit l'auteur, rencontré il y a quelques jours dans un café de Montréal en compagnie de la voix anglaise du « *chum* à Chabot », personnage central de la pièce, et à des kilomètres de ce village des Cantons-de-l'Est où Clou-

tier a posé une partie de son action. « *Depuis sa création* [sous le titre *Ousqu'è Chabot?* dans le cadre des Contes urbains cuvée 2005], *les gens de la ville s'étonnent que ceux des régions aiment cette pièce et ceux des régions ne comprennent pas pourquoi les urbains y ont été sensibles. Il y a quelques années, je l'ai même présentée en Belgique où, après une courte explication de la mécanique des sacres* [la pièce en fait résonner une tralée, comme dirait l'autre], *le public a embarqué très rapidement dans le récit, rigolant même aux endroits où il le fallait.* » Sans surprise, d'ailleurs.

Des chemins universels

C'est que, sous des allures de produits du terroir, de contes régionaux écrits pour un auditoire restreint et hyperlocalisé, *Scotstown*, avec une langue rugueuse, un verbe décapant, raconte finalement bien plus que le quotidien un peu vide d'un jeune rural dans une campagne « ben ordinaire », perdu dans des croyances et des préjugés qui vont finir par devenir ses démons. « *Le personnage est pris*



« Je ne fais pas partie de ceux qui voient dans les mélanges et dans la diversité un risque de perdre notre culture »

Fabien Cloutier

VOIR PAGE E 4: CHABOT



RENAUD PHILIPPE LE DEVOIR



L'espion

Poste scriptum, ce sont huit cartes postales *vintages* envoyées à autant d'auteurs estimés du *Devoir* pour les inspirer. C'est aussi une carte blanche littéraire où chacun composera tour à tour une microfiction de style libre, insufflée par l'image ou le texte, la provenance ou la calligraphie, le timbre ou le cachet d'oblitération, selon le bon gré de l'écrivain. Aujourd'hui: François Blais. L'auteur est né à Grand-Mère en 1973 et vit aujourd'hui à Québec. Depuis 2006, il a publié huit romans, dont *La classe de madame Valérie* et *Sam* (L'Instant même, 2013 et 2014). Il est, selon notre critique Danielle Laurin, « maître dans l'art de passer au peigne fin l'anodin ».

FRANÇOIS BLAIS

Malgré l'image déplaisante que la littérature jeunesse donnait des habitants de l'empire du Milieu — êtres fourbes et cruels prenant plaisir à torturer, ou personnages risibles à la peau jaune et aux incisives proéminentes, arborant une tresse et un large chapeau, prononçant les « r » comme des « l » —, il avait toujours aimé la Chine et le drame de sa vie consistait à n'être point Chinois lui-même.

À quinze ans à peine, il connaissait l'histoire du pays et en écrivait passablement la langue. Il avait craint un moment, à voir le nombre ahurissant de babioles « *made in China* » sur le marché, que la Chine en vienne à s'exporter entièrement aux quatre coins de la planète, une montre en plastique à la fois, et qu'il ne trouve qu'un trou béant le jour où il aurait enfin les moyens de s'y rendre. Il s'en était fait pour rien: la Chine était là, plus belle que dans ses songes, quand il atterrit à Shanghai pour y entreprendre son doctorat. À défaut de devenir Chinois, il devint sinologue. Roux aux yeux verts, il n'arrivait pas à se fondre dans la foule, mais il pouvait se targuer d'en savoir plus long sur la Chine que la vaste majorité de ses habitants.

Il aurait échangé cette érudition contre la citoyenneté et un travail, aussi modeste soit-il, il aurait accepté de fabriquer des babioles en plastique, quatorze heures par jour, six jours sur sept, 200\$ par mois, pour demeurer dans sa Chine bien aimée. Mais on lui fit comprendre que cela était impossible, qu'on n'avait rien contre lui, mais qu'on était déjà assez nombreux comme cela. Il fit part de son désarroi au recteur de son université.

« *Mais enfin, Maître, il doit bien arriver que la Chine accepte des immigrants sur son territoire!*

— *Des gens qui ont de l'argent à y investir, oui. Va faire fortune chez toi et revient.*

— *Faire fortune est long et hasardeux, il doit bien y avoir un autre moyen.*

— *Commets un crime et ainsi tu croupiras dans une prison chinoise pour le reste de tes jours.*

— *Maître, vous êtes un génie! Certes. Mais vous savez que je plaisantais?*

Oui, mais il s'accrocha néanmoins à cette idée comme à son unique bouée. Être baignard en Chine lui semblait un sort plus enviable qu'être universitaire en Amérique. Mais quel crime commettrait-il? Sa conscience refusait le meurtre, et il savait que les menus larcins ne lui vaudraient qu'une peine légère suivie d'une expulsion. Il arrêta son choix sur l'espionnage. Il ne disposait d'aucun secret d'État chinois à négocier, mais il inventerait. On tiendrait compte de l'intention. Il se rendit au Musée d'histoire militaire de Beijing, y acheta une carte postale représentant de vieux engins balistiques, et l'adressa au ministre canadien de la Défense, avec le message suivant (en caractères chinois, pour que sa carte soit interceptée par les gens de la poste):

« *Monsieur, vous êtes un sot. Vous avez néanmoins tenté d'espionner. Veuillez nous suivre.* »

« *Monsieur, je n'ai pas l'honneur d'appartenir aux services secrets, mais le simple patriotisme me pousse à prendre la plume pour vous faire part de la menace qui pèse sur notre pays. Voyez ces missiles au recto, fruits des plus récents développements de la technologie chinoise: je sais de source sûre qu'ils sont pointés vers Ottawa et que la mise à feu est imminente. J'espère que vous agirez en conséquence. Bonjour à votre épouse, le cas échéant.* » Il signa la carte, l'affranchit et rentra à Shanghai.

Le lendemain, un quatuor d'hommes en noir se présenta

VOIR PAGE E 2: L'ESPION

CULTURE › MUSIQUE

Tiken Jah Fakoly: le reggae, l'agriculture et la société civile

Le parrain des Nuits d'Afrique ouvre avec un retour aux basses fréquences

YVES BERNARD

Tiken Jah Fakoly, le reggae-man engagé, revient à Montréal pour l'ouverture du 28^e Festival international Nuits d'Afrique (FINA). Il en est le parrain et ce n'est pas la première fois. En 2012, on l'attendait pour la clôture d'un printemps chaud, mais il n'a pu venir. Cette fois-ci, il sera à l'Olympia ce mercredi pour offrir *Dernier appel*, le nouveau bébé qui marque le retour aux basses fréquences. Et comme toujours, l'âme sera à tous les combats qu'il mène pour l'Afrique et la justice sociale.

Dès l'entrée en matière du disque, il y chante ce dernier appel du vol Africa. La parole est simple et accrocheuse: « Dans cet avion, il est écrit qu'on doit arrêter de demander et de quémander. Babylon donne et Babylon ordonnera toujours. » Il parle du titre: « Oui, il y a urgence: urgence d'unité et de rassemblement parce qu'à un moment où l'Afrique est très sollicitée économiquement, si les Africains sont divisés, si les pays africains ne se rapprochent pas les uns des autres, nous sortons perdants. »

Tiken Jah s'est rapproché de son vieux rival Alpha Blondy. Les deux chantent ensemble *Diaspora* sur *Dernier appel* et *Réconciliation* sur le plus récent disque de l'autre grand reggae-man ivoirien. « On a également fait ensemble une tournée de réconciliation avec une centaine d'artistes dans cinq villes en Côte d'Ivoire. Dans les années à venir, lorsque l'on parlera de la réconciliation du pays, il faut qu'on



MIGUEL MEDINA AGENCE FRANCE-PRESSE

Tiken Jah Fakoly: une parole simple et accrocheuse

trouve des traces des artistes.»

Il vit en partie dans le nord de la Côte d'Ivoire, y a cultivé 15 hectares de riz en 2013, son but étant d'ennoblir l'agriculteur et de montrer l'exemple d'une solution à la crise alimentaire que l'Afrique a vécue il y a quelques années. « Ce n'est pas normal que l'on parle de crise alimentaire alors qu'il

y a la terre, la pluie et le soleil. Je voulais montrer un peu le chemin à la jeunesse africaine. Les villages se vident et il n'est pas étonnant de trouver du riz chinois ou thaïlandais dans nos assiettes, alors que quand j'étais jeune, dans mon village, tout ce que l'on consommait venait du village. » Il chante tout cela dans *Le prix du paradis*.

Malgré cela, son port d'attache artistique demeure Bamako, capitale du Mali, pays qui l'a bien accueilli lors de son exil en 2002. Il voulait retourner s'installer complètement en Côte d'Ivoire, mais entre-temps il a ouvert à Bamako un complexe culturel comprenant deux salles de spectacles, un studio d'enregistrement qui permettra aux artistes de faire des captations en direct des salles de concert, de même qu'une radio reggae à venir. « Pour moi, le retour en Côte d'Ivoire n'est plus une priorité puisque mon combat est panafricain. On n'oublie pas son lieu de naissance, mais le plus important est d'être dans un pays africain pour continuer ce combat. »

Il parle aussi des intégristes du nord du Mali et de ceux de Boko Haram au Nigeria: « A Bamako comme dans une grande partie du Nigeria, les gens pratiquent un islam modéré et n'adhèrent pas à celui qui est proposé par les intégristes. C'est dommage parce que, dans son processus, l'Afrique n'avait pas du tout besoin de ça. J'espère que les gouvernements africains vont trouver des idées communes pour combattre ce fléau. »

Quant au disque *Dernier appel*, il marque un retour au reggae roots, contrairement à la tangente plus acoustique du précédent, mais en créant un nouvel équilibre avec les instruments traditionnels. « On ne fera jamais mieux le reggae que les Jamaïcains, mais on peut lui donner une couleur africaine. On est aussi là pour concrétiser une prophétie de Bob Marley qui avait dit: "Un jour, le reggae retournera à la source africaine et prendra alors sa vraie place." C'est ce qui se passe aujourd'hui et, avec les messages que nous avons, nous jouons un peu le rôle de la société civile en Afrique. »

Collaborateur
Le Devoir

TIKEN JAH FAKOLY

À l'Olympia, mercredi
le 9 juillet à 20h30

Première partie: Éléte

Écouter Dernier appel
de Tiken Jah Fakoly.
ledevoir.com/musique



Ellis Ludwig-Leone, compositeur du groupe San Fermin

Hemingway en musique

Le FEQ s'ouvre à l'univers lyrique et romanesque de San Fermin

ISABELLE PORTER
à Québec

Comparativement à Sufjan Stevens, à The National et à Beirut, le groupe américain San Fermin nous plonge dans un univers lyrique et romanesque qui peut difficilement laisser indifférent. À découvrir à l'apéritif ce samedi au Cercle. Apparu il y a à peine un an et demi, San Fermin s'est déjà bâti une belle réputation sur la scène indépendante avec son premier album. Dans le magazine *Pitchfork*, on a salué en septembre cet « ambitieux début » de « pop de chambre ».

Si on évoque la musique de chambre, c'est que la musique de San Fermin a des fondations classiques avec des cuivres, un quatuor à cordes et le recours à des sopranos. Le compositeur du groupe, Ellis Ludwig-Leone, a fait des études universitaires en musique et ça paraît.

Multipliant les crescendo, il crée des effets dramatiques qui vous donnent parfois l'impression d'écouter une comédie musicale ou un opéra.

Le nom du groupe, San Fermin, s'inspire en outre du roman *The Sun Also Rises* d'Ernest Hemingway, qui se déroule au festival de Pampelune entre les deux grandes guerres.

On y suit un groupe d'Américains désabusés qui subliment leurs déceptions dans l'alcool et les corridas.

Au téléphone, Ellis Ludwig-Leone explique que le roman lui a permis de « structurer » son premier album. « J'ai imaginé que les voix de l'homme et de la femme étaient des personnages. Leur relation est inspirée de celle entre Lady Ashley [Brett] et Jake [Barnes] dans le livre. Quand j'essaie d'écrire sur moi, je finis par en dire trop, alors que si je parle des autres, j'en dis juste assez. »

En fait, San Fermin a un chanteur et deux chanteuses. La voix très profonde et envoûtante d'Allan Tate a souvent été comparée à celle du chanteur de The National, et à juste titre tant son charisme opère. Mais c'est une pièce interprétée par Jess Wolfe et Holly Laessig — *Sonsick* — qui a permis de faire connaître l'album (le vidéoclip vaut d'ailleurs le détour).

Sur disque, San Fermin s'appuie sur pas moins de 22 musiciens, qui ne font pas tous la tournée pour des raisons évidentes. Ils seront plutôt huit en concert à Québec mais, selon Ellis Ludwig-Leone, le groupe a développé une belle énergie sur scène et se permet davantage d'improviser.

San Fermin s'est produit à deux reprises à Montréal ces derniers mois (à Pop Montréal et à la Casa del Popolo), mais il s'agit de son premier passage à Québec.

Le Devoir

Festival Opéra DE QUÉBEC

Direction générale et artistique : Grégoire Legendre

23 juillet au 4 août

- Vivaldi et Haendel à l'opéra (Les Violons du Roy)**
Le 23 juillet à 20 h, Salle Raoul-Jobin du Palais Montcalm
- L'Enfant et les sortilèges**
Les 24, 25, 26 et 27 juillet à 20 h
Salle Octavé-Crémazie du Grand Théâtre de Québec
- Le Jugement dernier (Requiem de Verdi)**
Les 1^{er}, 3 et 4 août à 20 h
Salle Louis-Fréchette du Grand Théâtre de Québec
- Les Grands Feux Loto-Québec**
Le 2 août à 22 h, Vieux-Port de Québec
- La Brigade lyrique**
Du 23 au 27 juillet et du 30 juillet au 3 août à 12 h et 17 h
Lieux divers à travers la ville de Québec
- Musique en plein air**
Le 29 juillet à 12 h, Maison Hamel-Bruneau
- La grande histoire chantée de la musique lyrique**
Le 31 juillet à 20 h, Chapelle du Musée de l'Amérique francophone
- La plus belle fleur du jardin impérial**
Les 28, 29 et 30 juillet à 19 h, La Maison Jaune
- Wagner à l'apéro**
Les 28, 30 et 31 juillet à 16 h
Chapelle du Musée de l'Amérique francophone

877 643-8131
www.festivaloperaquebec.com

L'ESPION

SUITE DE LA PAGE E 1

à sa porte. L'un d'eux lui tendit sa carte postale:

« Niez-vous être l'auteur de ceci, monsieur? »

— Nullement.

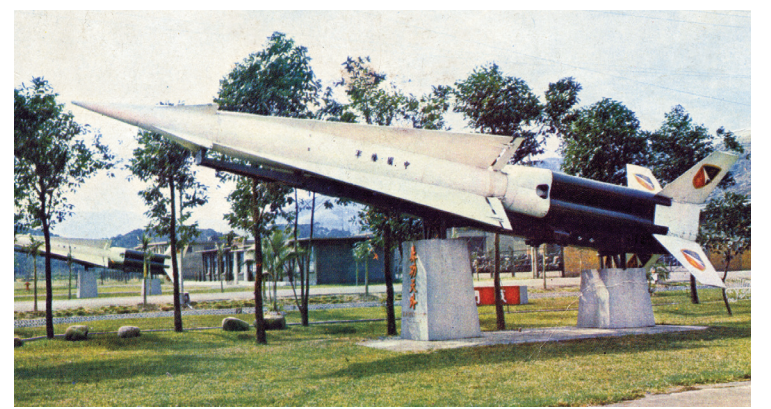
— Daignerez-vous expliquer votre démarche? »

— Mon texte parle de lui-même, il me semble. J'ai voulu avertir mon pays des projets militaires de la Chine.

— Vous croyez réellement que le gouvernement chinois produit des cartes postales représentant ses installations militaires secrètes? »

— Je ne connais rien des usages du gouvernement chinois. J'ai préféré ne pas prendre de risques.

— Monsieur, vous êtes un



La carte postale dont François Blais s'est inspiré.

sot. Vous avez néanmoins tenté d'espionner. Veuillez nous suivre.»

Son procès se déroula rondement. Il fut un peu outré en entendant son avocat plaider la démence mais, au bout du compte, c'est ce qui lui évita la peine capitale. Il fut plutôt

conduit à la prison de Qing Pu. De la fenêtre de sa cellule il apercevait la Perle de l'Orient, et cela suffisait à son bonheur. Il ne quitterait jamais la Chine.

Collaboration spéciale
Le Devoir

Hydro Québec présente

LE FESTIVAL DE Lanaudière

Le plus grand festival de musique classique au Canada
8 juillet au 10 août 2014

OUVERTURE À L'AMPHITHÉÂTRE – QUE LE SPECTACLE COMMENCE!

JEUDI 10 JUILLET / 19H30
CIRQUE ÉLOIZE
ORCHESTRE MÉTROPOLITAIN

Julian KUERTI, direction
Stewart GOODYEAR, piano
Programme: CIRQUE ORCHESTRA (extraits), BARTÓK

CONCERT **Hydro Québec**

Pour le programme complet: lanaudiere.org
1 800-561-4343

CULTURE › MUSIQUE

Betty Bonifassi, la chimie de la résilience

La chanteuse en état de *close combat* présente *Chants d'esclaves*, chants d'espoir au FIJM

SYLVAIN CORMIER

Elle piaffe, s'impatiente, s'emporte, s'emballa. Passionnée, Betty Bonifassi, on savait, mais à ce degré d'excitation, on est dans le rouge du cadran, ça tape au-delà du mesurable. «*Ça me lâche plus, j'en dors pas, mon cerveau bouillonne!*» Sur sa chaise dans le café où nous nous retrouvons pour parler de ce *Chants d'esclaves, chants d'espoir* qu'elle va présenter au tout dernier soir du FIJM, après le coup d'essai de l'automne dernier au Centre Phi et deux mois avant la sortie de l'album du même nom (le 23 septembre), elle trépigne. On la croirait assise sur une plaque chauffante.

«*J'en reviens pas, moi! Ce qui est en train de se passer, le show, l'album, ces chants avec le groove électro, c'est ça! Mon grand truc! J'ai enfin trouvé la manière d'exprimer ce qui m'obsède depuis toujours, ce que j'ai voulu dans tout ce que j'ai fait, les Triplettes, DJ Champion, Beast, mes 30 ans de musique! Toute ma vie j'ai cherché quelque chose et là je le tiens! Mon mélange in vitro!*» Elle ajoute, tout bas: «*C'est la chimiste frustrée qui parle...*» Elle voulait «*faire génétique*», apprend-on, après le bachot. Deux ans de chimie. On est à peine surpris.

Ce qu'elle a trouvé? L'accès à l'endroit où ça fait le plus mal, et du coup la brèche par où ça peut sortir et servir à quelque chose. Un truchement — les «*chants dans les champs*», comme elle dit, les «*call songs*» et les «*work songs*» des esclaves afro-américains — pour dire ce qui, dans l'inhumanité de l'humanité, d'hier à aujourd'hui, a permis que la douleur, la souffrance, la mort même soient des «*armes de résilience*». Rien de moins.

«*C'est venu de la découverte du travail de monsieur Lomax.*» Elle l'appelle monsieur. Essentiel Alain Lomax (1915-2002): l'homme de terrain des traditions et transmissions orales, collecteur infatigable parti avec enregistreuse et micro à la rescousse d'un continent de culture non documentée, sauveur *in extremis* de tout ce qui se disait, se chantait et se jouait hors des studios des grands centres. «*On peut aller écouter tout ce qu'il a collecté, c'est comme ça que j'ai trouvé ces chants, et ça a été le choc, mais LE choc! Tabarnouche!*»

Une chanteuse en *close combat*

Cette plainte venue de l'Afrique, cet «*état de douleur*», elle l'entendait «*depuis toute petite*», mais jamais aussi clairement, tel un appel à l'action où elle pourrait donner la pleine mesure de ce qu'elle appelle ses «*armes sonores*». Un fil conducteur en forme de cordes vocales. «*L'Afrique, j'en étais proche, dans le sud de la France, je la ressentais dans mon corps. Il y avait*



Betty Bonifassi à l'Afrique chevillée au corps.

beaucoup d'Africains venus y faire leurs études, je les côtoyais. Et puis j'avais lu *Les passagers du vent, la bédé de Bourgeon, l'histoire de cette jeune fille qui, à l'époque de la Révolution française, s'embarque vers le Nouveau Monde à bord d'un bateau de négriers...* Ça m'avait bouleversée...»

Puis il y a eu la musique, plus forte que la chimie. «*C'était la même chose, mais sans le sarras!*» Elle rigole. Fort. «*C'est de la cuisine, tout ça. Faire de la musique pour les gens, c'est demander: mon osso buco, il est bon ou il est pas bon? Est-ce que le mélange tient? Là, mon mélange in vitro, c'est les chants, mais avec le groove électro de l'acid jazz londonien, qui est tellement venu me chercher au début des années 1990, juste avant Nirvana et tout ça. Les basses dans le ventre, les premiers sets de Daft Punk sans les cogoules. Il y avait quelque chose de terrien. Qui redevenait intéressant avec les chants. Et qui fait comprendre que l'esclavagisme n'est pas disparu, au contraire. Ces chants parlent d'aujourd'hui. À un public d'aujourd'hui.*»

Au Centre Phi, en octobre, c'était déjà formidable, impact émotionnel des chants, puissance du drum'n'bass, projections, chanteuse en état de *close combat* (allez voir le court métrage de Sébastien Gros, sur la page Betty Bonifassi de Facebook, qui annonce l'album, ça donne une idée). «*La douleur, déjà avec Beast, je me per-*

mettais de citer Khalil Gibran là-dessus [dans *Microcyte*: «*Your pain is the breaking of a shell / That encloses your understanding...*»]. Ce thème est récurrent chez moi. Mais cette fois, j'ai eu envie de partir d'un terroir de peine et de douleur, et d'en venir à quelque chose de festif et de joyeux. Ce qui m'intéresse, c'est la vie, comment ces gens-là ne sont pas morts, comment ils ne sont pas éteints comme d'autres qui ont été complètement décimés par les colonisateurs, comment ils ont tenu bon, comment le chant a tout transmis, l'héritage, l'horreur, mais aussi la joie.»

Elle rêve — mais sérieusement, dans son champ des possibles, jamais en vain — d'amener le spectacle en Afrique. «*Ce serait le cercle parfait, pour moi qui vient de France et vit au Québec. Ce projet me fait comprendre pourquoi je suis chez moi ici. Les francophones canadiens, on leur disait: "Speak white!" C'est pareil. L'oppression, et la résilience par le chant, on comprend ça!*»

Le Devoir

CHANTS D'ESCLAVES, CHANTS D'ESPOIR
Betty Bonifassi au Club Soda, le 6 juillet à 23 h.

Écouter La pièce *Whoa Buck* tirée du prochain album de Betty Bonifassi à paraître en septembre. ledevoir.com/musique

Peter Bernstein, guitariste des clarifications

SERGE TRUFFAUT

Elle est drôle, ou plus exactement curieuse, l'affiche de l'Upstairs. Celle de ce samedi soir et du soir de demain. Car la tête de l'affiche est en vérité l'envers de l'affiche. Le dessus et non le dessous, pour emprunter à Raymond Devos, du sens dessus dessous. Car...

Car la tête en question a moins enregistré, moins joué, moins composé que les têtes, au demeurant très bien faites, qui auront à charge de l'accompagner, de le soutenir et de le pousser vers les sillons de l'improvisation.

Ladite tête répond au nom de Peter Bernstein et joue, fort bien d'ailleurs, de la guitare. En fait, il joue très, très bien de la six-cordes. En réalité, il joue extrêmement bien de la guitare. Pour dire les choses telles qu'on les ressent et non telles qu'elles sont — on a horreur des croisés convertis —, on savourait son jeu bien davantage que ceux de John Scofield, de Mike Stern et d'autres.

On l'apprécie beaucoup parce qu'il nous rappelle Jim Hall. Autrement dit, il est le maître-technicien des harmonies, l'architecte des mélodies. Il y a dans son style quelque chose qui relève du délicieux. En tout cas de très sculpté. Sculpté? La note, il la cisèle avec goût. Sans affectation.

Au fil des ans, en fait au cours des trois dernières décennies, cet ex-étudiant de Jim Hall a construit patiemment une pièce montée musicale pleine de charme et de profondeur. Mettons que ce diable d'homme, ex-accompagnateur de Sonny Rollins, nous donne l'impression de vouloir inscrire son parcours dans la longue durée. Mettons (bis) que, lorsque le monde l'aura véritablement découvert, le monde la classera à la rubrique des classiques.

Pour en arriver là, Bernstein, ex-soutien de Joshua Redman, s'est associé les immenses talents du pianiste Harold Mabern et du batteur Jimmy Cobb. Bernstein s'est acoquiné avec des musiciens qui ont joué et enregistré avec Miles Davis, John Coltrane, Dinah Washington, Sarah Vaughan, Sonny Rollins, Clifford Brown, Max Roach, Stan Getz, Charles Lloyd, Lee Morgan, Cannonball Adderley, Archie Shepp, Art Pepper... Pour faire court, disons que le dictionnaire du be-bop et du hard-bop au complet a fait appel à leurs qualités.

Mettons (bis) qu'en ayant fait appel à ces deux-là ainsi qu'au très expérimenté, au très solide contrebassiste John Webber, le guitariste qui a pincé ses cordes au bénéfice de Lee Konitz fait la preuve par A plus B qu'il est malin, dans le sens évidemment intelligent du terme. Peter Bernstein, héritier direct de Jim Hall, se produira ce samedi soir et demain soir à l'Upstairs. Billet? 40\$.

Le Devoir



SIX MEDIA MARKETING

Peter Bernstein est un architecte des mélodies.

FESTIVAL DE LANAUDIÈRE

La dernière ligne droite des chefs

CHRISTOPHE HUSS

Le Festival de Lanaudière 2014 s'ouvrira de manière inusitée, mardi prochain, 8 juillet, avec un concert d'Alain Lefèvre à l'église de L'Assomption.

Les places seront chères! L'ambassadeur du Festival de Lanaudière, qui avait attiré environ 5000 personnes il y a deux ans à l'Amphithéâtre Fernand-Lindsay pour la création des *Préludes* de François Domperrière, ouvre mardi le Festival 2014 avec des œuvres de Bach, de Haydn, de Rachmaninov, de Chopin et de Ravel... dans une église.

Selon nos informations, l'agenda de plus en plus chargé du pianiste, qui revient du Festival de Ravinia et aura en août un grand rendez-vous avec l'Orchestre de Philadelphie à Saratoga, et le calendrier du Festival, désormais repoussé pour permettre à Kent Nagano de venir diriger en août, ne coïncident pas mieux que cela. C'est bien dommage, car le programme redoutable et extrêmement solide d'Alain Lefèvre — avec notamment la 2^e *Sonate* de Rachmaninov, les 24 *Préludes* de Chopin et *La valse* de Ravel — méritait d'attirer la foule à l'amphithéâtre. Les absents se consoleront dans quelques mois en achetant le disque que Lefèvre enregistrerait cette semaine pour Analekta.

Ce que le Festival de Lanaudière appelle lui-même son «ou-

verture à l'Amphithéâtre» aura lieu un jeudi, le 10 juillet à 19h30, et associera l'Orchestre métropolitain et le Cirque Eloïse sur «*des musiques de Samuel Barber, Camille Saint-Saëns et plusieurs autres*». En première partie, le pianiste Stewart Goodyear jouera le 2^e *Concerto* de Bartók, œuvre fascinante, mais dont la rudesse percussive risque de surprendre quelques festivaliers. Goodyear reviendra au Festival le 22 juillet à Saint-Sulpice (notez que les concerts dans les églises ont lieu à 20 h et ceux à l'Amphithéâtre à 19h30) avec la *Sonate opus 1* de Berg, la 5^e *Suite française* de Bach et les *Variations Diabelli* de Beethoven.

La seule pianiste admise en récital à l'Amphithéâtre Fernand-Lindsay sera Beatrice Rana, le 25 juillet, une consécration pour la lauréate du Concours musical international de Montréal 2011. Son programme regroupe la 1^{re} *Partita* de Bach, la *Sonate funèbre* de Chopin et la 6^e *Sonate* de Prokofiev, un type de récital que le grand Ivo Pogorelich jouait au même âge au début des années 1980.

Ambitions internationales

C'est surtout dans ses dernières encablures que le Festival 2014 affichera des ambitions internationales, avec le retour du chef Paavo Järvi et de la Deutsche Kammerphil-



FESTIVAL DE LANAUDIÈRE

Paavo Järvi: un retour

harmonie de Brème. Il est vraiment regrettable que le Festival ait fait officiellement miroiter, en décembre 2013, une intégrale des symphonies de Brahms les 31 juillet, 2 et 3 août qui, finalement, n'aura pas lieu. Il ne reste «*que*» deux concerts, les samedi 2 et dimanche 3 août, soit les *Symphonies n° 1 et 2*, programmées en compagnie du *Concerto pour piano n° 1* avec Lars Vogt et du *Concerto pour violon* avec Christian Tetzlaff. Les deux concerts de ce tandem qui nous a donné des cycles Beethoven et Schumann inoubliables seront un événement.

Paavo Järvi lancera la dernière ligne droite du Festival, marqué par ses chefs. On y verra Yannick Nézet-Séguin, le mercredi 6 août, diriger des

extraits symphoniques de Wagner, l'ouverture *Egmont* et la 8^e *Symphonie* de Beethoven, puis Kent Nagano et l'OSM les 8 et 9 août, dans un programme Debussy-Ravel et la 2^e *Symphonie* de Gustav Mahler.

Le concert de clôture sera, dimanche 10 août, *Carmina burana*, bel et bien dans la version orchestrale (et non piano et percussion, comme la présence de l'Ensemble Sixtrum nous l'avait laissé penser et écrire), avec l'Orchestre du Festival, le Chœur Fernand-Lindsay et les Jeunes Voix des Moulins sous la direction de Julien Proulx.

Alain Lefèvre, Beatrice Rana, Dejan Lazic, Kristian Bezuidenhout et Stewart Goodyear seront les pianistes; Jennifer Koh et Timothy Chooi les violonistes; Stéphane Tétrault le violoncelliste (dans *Don Quichotte* de Strauss le 12 juillet) de ce cru 2014.

Le Harlem Dance Theater, l'Ensemble Magellan et le Quatuor Modigliani compléteront le portrait.

A noter que c'est Mathieu Lussier qui remplacera Bernad Labadie le 19 juillet à Lanaudière, alors que le Festival d'opéra de Québec, le 23 juillet, a plutôt opté pour le vénérable musicologue et chef Alan Curtis.

Le Devoir

EXPOSITION EXTÉRIEURE
ÎLE SAINTE-HÉLÈNE
CHRONIQUES ILLUSTRÉES

du 25 JUIN
au 31 AOÛT

EXPOSITIONS

Viens jouer dans ma cour

JEUX et PARCOURS

VISITES GUIDÉES

PIQUE-NIQUES

ACCÈS LIBRE et GRATUIT à la COUR

EXPOSITIONS INTÉRIEURES
LA MARINE: L'OEUVRE D'UN SIÈCLE
HISTOIRES ET MÉMOIRES

Musée STEWART
Museum
ÎLE SAINTE-HÉLÈNE

PARC Jean-Drapeau

CULTURE › SUR LES SCÈNES

CHABOT

SUITE DE LA PAGE E 1

dans un cul-de-sac culturel, dans une culture populaire étriquée qui l'empêche d'avancer, dit Hubert Proulx. Il a une grande carapace, mais dissimule également une grande humanité», tout comme une pensée binaire, sans nuances, que l'on peut très bien verbaliser, une bière à la main, autant au bord de l'étang Mills, à quelques encablures du parc du Mont-Mégantic, que dans une campagne irlandaise, au fin fond de l'Ukraine ou dans une rue au pied des montagnes du Colorado... «Le quat'chemin entre Gould et Bury [un lieu évoqué dans la pièce] existe partout dans le monde, dit Fabien Cloutier. Et la version anglaise, j'en suis sûr, va le démontrer.»

Le changement de registre était sans doute naturel pour ce personnage, placé dans une zone géographique marquée aussi par la culture anglophone dont les mots résonnent encore aujourd'hui dans quelques rangs alentour. Son identité composite, dit Cloutier, trouve facilement sa voix dans l'anglais tout en explorant une autre facette de son identité, pas si étonnante que cela. «En anglais, il est encore plus américain que dans la version française, dit l'auteur, qui assume le choix d'un comédien francophone pour cette nouvelle articulation. Dans la traduction, le personnage se trouve à être en fait un Québécois qui parle français et anglais, avec la même défiance dans les deux langues.»

Délicate transposition

L'opération n'a pas été une sinécure, reconnaît le dramaturge qui, en cherchant à interpeller l'ouest de la Main de Montréal et les vastes territoires qui suivent à forcément pris conscience de deux choses. D'abord, de la richesse et de l'unicité d'un français vernaculaire dont les sacres se perdent ici dans une succession de mots qui, dans la langue de Rob Ford, commencent par la lettre «F», et ce, pour renouer avec un certain rythme. Puis, de l'homogénéité de la culture francophone du Québec, qui partage des références télévisuelles et artistiques communes, ce qui est plutôt difficile à inscrire dans d'autres univers symboliques. «Quand on parle de Curieux Bégin, des Russes de Lance et compte, de Joséito Michaud, tout le monde a la même image à l'esprit, ajoute Hubert Proulx. En anglais, c'est plus compliqué. Les références de la culture populaire sont plus fragmentées, moins fortes. Il faut composer avec cette réalité pour adapter le texte.»

Pour Fabien Cloutier, qui n'a jamais totalement évacué l'idée



« En anglais, les références de la culture populaire sont plus fragmentées, moins fortes. Il faut composer avec cette réalité pour adapter le texte. »

Hubert Proulx

d'écrire une troisième partie à son *Scotstown* — la pièce *Cranbourne* compose la deuxième —, cette mise en anglais du texte est bien sûr une façon de le faire voyager dans d'autres cultures, sans peur de s'y perdre. «Je ne fais pas partie de ceux qui voient dans les mélanges et dans la diversité un risque de perdre notre culture, dit-il. Au contraire, c'est un environnement idéal pour la partager avec d'autres, pour l'amener encore plus loin.» Et assurer au passage, reconnaît-il, la survie d'un personnage que l'auteur se prépare un peu à délaïser pour aller tâter d'autres formes d'expression. Il fait tomber une gorgée de café, parle vaguement d'écriture pour la télé, sans rien de plus concret toutes-fois à exposer. Pour le moment.

«On voudrait placer ce *Scotstown* dans un théâtre anglophone de Montréal, dit-il. Le jouer en Alberta [il sourit en imaginant la chose dans un des bastions du conservatisme canadien], à New York aussi, dans une petite salle, à Toronto... ce serait le fun. Et puis au Fringe d'Édimbourg», redoutable plaque tournante de spectacles pour le monde anglophone. «Pourquoi pas? ajoute Hubert Proulx, un peu emballé par la perspective, mais surtout un brin tendu, à quelques jours de s'approprier ce monologue d'une heure trente, exercice théâtral exigeant, peu importe la langue. Mais avant, on va surtout commencer par le faire.»

Le Devoir

D Lire aussi · Un extrait de *Scotstown* d'une langue à l'autre. ledevoir.com/theatre

France, toute !

La diversité du cirque français s'expose à Montréal complètement cirque

ISABELLE PARÉ

Impossible n'est pas français, dit le dicton. La cuvée hétéroclite de troupes venues de l'Hexagone à cette 5^e édition de Montréal complètement cirque donne raison à l'adage, avec des propositions aussi insolites que diversifiées, signes du bouillonnement que connaît en ce moment la scène du cirque contemporain en France.

Ce grand débarquement, rendu possible grâce à l'effort combiné de l'Institut français et du consulat général de France, permet ces jours-ci la venue de quatre compagnies aussi différentes les unes que les autres, qui empruntent tantôt au théâtre et à la danse contemporaine, tantôt à la «magie nouvelle» pour rajouter le visage du cirque actuel.

Parmi les plus attendus, on note au passage *Monstre(s)*, cette troupe pour un homme seul, ici nommé Étienne Saglio, qui se réclame de la mouvance de la magie revue et corrigée qui fait rage en France. Avec sa tête de Pierrot sombre ou de Petit Prince déchu, ce jeune créateur s'amène dès le 10 juillet au théâtre Outremont avec sa première création, *Le soir des monstres*, applaudie depuis quatre ans en Europe.

Un univers à la Burton

Entouré d'objets qui prennent vie et virevoltent autour de lui, cet adepte de la poésie réclame le droit d'insuffler des émotions à une discipline coincée dans les stéréotypes entretenus depuis des lustres par les David Copperfield et consorts. Après des années passées à rattraper balles et quilles, ce jeune jongleur de formation veut maintenant donner un sens à cette gymnastique des objets.

«La jonglerie, c'est déjà donner une liberté aux objets, alors que la marionnette donne l'illusion de la vie. Le soir des monstres exploite l'imaginaire, la confusion entre la réalité et l'illusion. La magie nouvelle, c'est une nouvelle façon de raconter le monde. Les spectateurs y perdent tranquillement pied», raconte le jeune artiste, joint en France.

Sur une scène plongée dans la pénombre, les objets fabriqués par Saglio prennent forme, figués avec des bouts de broche, se laissent apprivoiser, puis, devenues créatures, sèment la zizanie, revendiquant une vie propre. Un genre de



Monstre(s), une troupe pour un homme seul: Étienne Saglio

ELSA REVOL

« La magie nouvelle, c'est une nouvelle façon de raconter le monde »

Étienne Saglio

version onirique de l'apprenti sorcier. Léché par des éclairages rasants, tout en blanc et noir, l'univers crépusculaire du *Soir des monstres* s'inspire du cinéma expressionniste allemand dans sa facture, mais affranchi de son côté glauque. L'artiste a dépoussiéré de vieilles techniques d'illusions oubliées, utilisées dans les foires du XIX^e siècle. Peur, folie, beauté, joie: ce spectacle nimbé de la naïveté de l'enfance pourra séduire autant l'adulte que le tout-petit.

«Le côté sombre de Tim Burton m'inspire, surtout son rapport à l'imaginaire et à la folie», confie Saglio.

Table rase

C'est un tout autre visage du cirque français qu'accueillera la même scène, le 5 juillet, avec la troupe Lapsus et sa création *Six pieds sur terre*.

Comment réinventer le monde quand il n'y a plus rien? Le collectif formé de six ex-compères d'écoles de cirque brandit l'imagination comme une arme contre le néant. Avec quelques blocs de bois et des brouilles, les artistes recréent de toutes pièces un univers. «On ne veut pas traiter de la guerre mais de l'après, de la créativité nécessaire pour repartir de rien. C'est un message d'avenir. L'idée, c'est de montrer ce dont est capable l'être humain», soutient Stéphane Fillion, cofondateur et coauteur de cette création en forme d'espoir. Jeux d'équilibre, acrobaties et unicycles tissent la toile acrobatique de tableaux minimalistes où se devinent les forces et les vulnérabilités de chacun.

Comment réinventer le monde quand il n'y a plus rien? Le collectif formé de six ex-compères d'écoles de cirque brandit l'imagination comme une arme contre le néant. Avec quelques blocs de bois et des brouilles, les artistes recréent de toutes pièces un univers. «On ne veut pas traiter de la guerre mais de l'après, de la créativité nécessaire pour repartir de rien. C'est un message d'avenir. L'idée, c'est de montrer ce dont est capable l'être humain», soutient Stéphane Fillion, cofondateur et coauteur de cette création en forme d'espoir. Jeux d'équilibre, acrobaties et unicycles tissent la toile acrobatique de tableaux minimalistes où se devinent les forces et les vulnérabilités de chacun.

Coquins d'eau douce

Dans un genre plus rigolo, on aura droit au passage de Barolosolo, la paire drôle du contingent français.

Le duo formé par Mathieu Levavasseur et William Valet présente *Île O'*, une création qui, comme son nom l'indique, tourne autour d'une mare. Livré dans une petite piscine, *Île O'* met en scène deux histrions, clown blanc et clown rouge, venus donner un concert. L'un déploie moult stratégies pour éviter la flotte, alors que son compère est

plutôt comme un poisson dans l'eau.

«On a fait un an de recherche sur tout ce qu'on peut faire dans l'eau et adapté des techniques acrobatiques. Sur le plan musical aussi, c'est fou tout ce qu'on peut faire avec l'eau», dit Levavasseur en rigolant. Le bassin devient une métaphore du genre humain et de ses peurs ancestrales. Sans parole, ce spectacle tout en sourire tend la perche tant aux adultes qu'aux enfants.

Ne pas oublier

Sur un mode résolument plus exploratoire, la troupe Le Monfort, vue à Québec lors du Carrefour de théâtre (voir notre critique), s'amène à l'Usine C le 4 juillet avec un spectacle hommage dédié à un ami tétraplégique disparu en 2011. Ami qui revit sur scène grâce aux images projetées sur un plan incliné tout au long d'*Acrobates*. Cette prestation tout en émotions nous est livrée par un des fondateurs des Arts Sauts, compagnie de trapézistes qui avait fait un passage remarqué à la Tohu en 2006.

Le Devoir

D Voir · Des extraits vidéo du volet français à Montréal complètement cirque. ledevoir.com/cirque

Hydro Québec
présente

LE FESTIVAL INTERNATIONAL DU

DOMAINE FORGET

21 JUIN AU 24 AOÛT 2014

LA MUSIQUE DES
GRANDS ESPACES



Cas Public



Marika Bournaki



Oliver Jones

JEUDI 10 JUILLET 20 H
LE DOMAINE DANSE
CAS PUBLIC
Variations 5

SAMEDI 12 JUILLET 20 H
CHER OLIVER, C'EST À TON TOUR...!
Oliver Jones et son trio
Daniel Clarke Bouchard, Lorraine Desmarais, piano
Joe Lovano, saxophone
et leurs invités

LES BRUNCHES-MUSIQUE



Tous les dimanches de l'été!
Du 8 juin au 31 août

Détails sur domaineforget.com
418.452.3535 | 1 888.DFORGET (336.7438) Suivez-nous sur 

 Patrimoine canadien
  Canadian Heritage
  Québec
  Municipalité de Saint-Irénée

Sur les traces d'Ozias Leduc

Le Musée des beaux-arts de Mont-Saint-Hilaire souligne en grand le 150^e anniversaire de naissance du peintre symboliste

PAUL BENNETT
à Mont-Saint-Hilaire

Parfois décrit à tort comme un ermite reclus dans son atelier au pied du mont Saint-Hilaire, le peintre Ozias Leduc (1864-1955) fut au contraire très impliqué tant dans son village natal, d'abord comme marguillier puis échevin, que dans le milieu culturel. C'est ce que cherche à souligner l'exposition *Ozias Leduc. Aux sources de l'œuvre*, qui se poursuit jusqu'au 12 octobre au Musée des beaux-arts de Mont-Saint-Hilaire, à l'occasion du 150^e anniversaire de naissance de l'artiste. L'exposition présente une centaine de tableaux, fusains, dessins préparatoires et documents sur les personnages que le peintre symboliste a côtoyés.

Correlieu, l'atelier de Leduc détruit par un incendie en 1983, était fréquenté aussi bien par les artistes d'avant-garde tels Paul-Émile Borduas — son ancien apprenti — et Jean-Paul Riopelle que par des artistes traditionalistes tels Rodolphe Duguay et le sculpteur Henri Hébert, ou par des curés à la recherche d'un « décorateur » d'églises sortant du lot. Des écrivains modernistes comme Guy Delahaye, Marcel Dugas ou Robert de Roquebrune, des musiciens et des architectes y étaient aussi reçus pour de longues séances de conversation.

Poète et intellectuel autant que portraitiste minutieux, paysagiste raffiné, peintre de petites natures mortes énigmatiques et de murales d'église à la fois subtiles et monumentales, Leduc suscitait l'admiration des uns comme des autres, tant pour son talent que pour son authenticité et sa générosité. Comme le fait remarquer dans un ouvrage récent l'historien Pierre Lambert (*Ozias Leduc. Le peintre en quête de beauté*, éditions Marcel Broquet), Leduc, tout en adhérant à l'idéologie de conservation et aux valeurs véhiculées par le clergé, servira de référence aux jeunes artistes à la recherche d'un modèle de probité intellectuelle et de fidélité à ses idéaux artistiques. Comme le reconnut Borduas dans un texte daté de 1953, Leduc est l'une des rares personnes qui lui permirent de « poursuivre son destin ».



Portrait de Guy Delahaye, poète, huile sur toile, c. 1911, coll. MNBAQ.

Riopelle, quant à lui, ira jusqu'à affirmer que Leduc fut « la plus importante des influences qu'il a subies... »

Axée sur la vie intime de Leduc (sa famille, ses amis, les femmes de son entourage) et sur sa vie sociale (ses fréquentations littéraires et artistiques, son rôle de marguillier et d'échevin), l'exposition du musée de Mont-Saint-Hilaire, conçue par la commissaire Isabelle Pichet, explore avec les moyens limités d'un musée régional les sources documentaires du portraitiste, du paysagiste et du peintre d'églises, laissant un peu de côté les natures mortes et les scènes de genre.

Malgré le peu d'œuvres majeures de l'artiste à l'exception du portrait de Guy Delahaye de 1911 ou du *Crépuscule lunaire* (1937), l'exposition propose tout de même un parcours enrichissant en juxtaposant par exemple des portraits peu souvent exposés (ceux d'une nièce de Leduc, Gertrude, et d'un petit-neveu, Raymond) avec les vé-

tements que les modèles portaient lors des séances de pose. Ou encore des photographies de son frère Honorius, qui servit de modèle pour plusieurs tableaux.

Le visiteur qui s'intéresse davantage au versant religieux de la production de Leduc sera fasciné par l'aspect artisanal des 14 stations du chemin de Croix peint sur bois et carton pour le couvent des Sœurs des Saints-Noms-de-Jésus-et-Marie de Saint-Hilaire, ainsi que par une extraordinaire tête de saint Michel archange, un fusain jamais exposé auparavant.

Art religieux

Par ailleurs, plusieurs chefs-d'œuvre d'art religieux d'Ozias Leduc seront rendus plus accessibles cet été grâce à des horaires de visite élargis dans certains lieux de culte, qu'on peut consulter au www.oziasleduc.com.

Les participants comprennent la chapelle Notre-Dame-du-Bon-Secours dans le Vieux-Montréal, la cathédrale de Jo-

liette, l'église Saint-Hilaire, l'église Saint-Romuald de Farnham, l'église Notre-Dame-de-la-Présentation à Shawinigan-Sud et la chapelle de l'archevêché de Sherbrooke.

L'église de Shawinigan, à laquelle Leduc, déjà âgé de 72 ans, a travaillé jusqu'à sa mort à l'âge de 90 ans, a été habilement restaurée à la fin des années 1980 et l'œuvre du peintre vient enfin d'être mise en valeur par un éclairage ultra-moderne. Ce temple à la gloire de la Vierge et du monde ouvrier est décrit en détail dans un bel ouvrage de Lévis Martin, *Ozias Leduc. Pour un ultime chef-d'œuvre*, aux Presses de l'Université Laval. On y retrouve le même souci de dépouillement et de recherche symbolique que dans la première église entièrement décorée par Leduc, celle de Saint-Hilaire. Quant à l'intimiste chapelle privée de l'archevêque de Sherbrooke, inspirée de la Sainte-Chapelle à Paris, elle offre au regard une expérience tout simplement inoubliable.

Collaborateur

Le Devoir

OZIAS LEDUC
AUX SOURCES DE L'ŒUVRE
Au Musée des beaux-arts de Mont-Saint-Hilaire,
150, rue du Centre-civique,
jusqu'au 12 octobre

D Voir aussi Un survol en quelques œuvres du travail d'Ozias Leduc. ledevoir.com/arts-visuels

Pas de vacances pour les cinéastes à succès

Laurent Tirard replonge dans le temps de l'innocence grâce au petit Nicolas

ANDRÉ LAVOIE

Lorsque les cinéastes français s'adressent aux journalistes québécois pour parler de leur dernier film, celui-ci a presque toujours connu une carrière en salle, sur leur territoire et ailleurs en Europe: l'interlocuteur connaît la valeur de ce qu'il a à vendre, passe sous silence les mauvaises critiques, monte en épingle le nombre d'entrées, souligne avec insistance les prix reçus.

Laurent Tirard ne peut rien affirmer de semblable puisque son cinquième long métrage, *Les vacances du petit Nicolas*, démarre à la fois en France et au Québec le mercredi 9 juillet.

Au bout du fil, c'est un homme nerveux, rêvant d'être en voyage plutôt qu'en tournée de promotion, qui cause de sa deuxième incursion dans l'univers du dessinateur Jean-Jacques Sempé et du scénariste René Goscinny, un retour évident après avoir rallié plus de cinq millions de spectateurs français avec *Le petit Nicolas* en 2009.

Après quelques propos d'usage sur « l'angoisse et la terreur de la sortie », le réalisateur de *Mensonges et trahisons* et *plus si affinités* (2004) et de *Molière* (2007) retrouve vite son assurance pour aborder ce nouveau chapitre cinématographique dans la vie de ce garçon emblématique d'une France qui semble aujourd'hui lointaine: prospère, naïve et rutilante. Un critique français y voyait même un « hommage aux congés payés en technicolor ». Laurent Tirard trouve la remarque amusante, précisant toutefois la véritable nostalgie qu'il tient à célébrer ici.

De Tati à Vadim

Non, ce n'est pas la France de la Nouvelle Vague, du nucléaire et de Charles de Gaulle dont il est question ici. « Mon film ne table pas beaucoup sur une nostalgie de l'époque, dans la mesure où je ne l'ai pas connue! Oui, elle est énormément stylisée: tout est beau et coloré. C'est surtout le symbole de l'innocence où tout va bien. » Or, il faut compter sur Nicolas et ses amis pour que cette période paisible se transforme en une formidable aventure farcie de personnages flamboyants.

Si certains d'entre eux affichent un air familial, ce n'est pas seulement parce que plusieurs sont tirés de la célèbre bande dessinée. D'autres vien-

nent de sources tout aussi inspirantes, et non les moindres. « J'ai vu plusieurs fois *Les vacances de Monsieur Hulot*, de Jacques Tati, souligne Laurent Tirard. *Quand on a décidé de faire la suite, c'est le premier film que j'ai revu, parce que c'était la direction vers laquelle je voulais aller. Mais je me suis aussi inspiré de mes propres souvenirs de vacances, et surtout de cinéphile, revoyant L'Hôtel de la plage [de Michel Lang] ou encore Le gendarme de St-Tropez [de Jean Girault]. Quant à l'histoire du producteur italien [un beau et grand moment de délire impliquant Valérie Lemerrier, de nouveau la maman de Nicolas], elle est inspirée de tout ce qui a entouré Et Dieu créa la femme, de Roger Vadim. »*

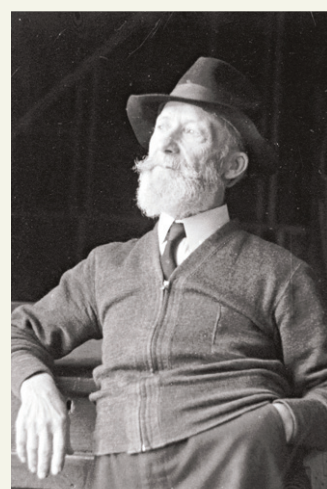
Le tournage des *Vacances du petit Nicolas* ne fut pas nécessairement de tout repos, marqué par la mort subite de l'actrice Bernadette Lafont. « *Disons que ce fut... bizarre. Elle est venue tourner une journée et devait revenir deux semaines plus tard. Il a fallu prendre une décision dans l'urgence pour la remplacer. Au début, la pauvre Dominique Lavanant, tout le monde l'appelait Bernadette! Mais elle est vite devenue une épâtante Mémé.* »

Il lui fallait aussi composer avec une ribambelle d'enfants à diriger, qui n'avaient aucune expérience devant la caméra. À ce chapitre, il a tiré deux ou trois leçons. « *Il ne faut surtout pas être copain avec eux, sinon ils n'obéissent plus. Ça doit tout de même rester un jeu, parce qu'ils en ont vite marre. Disons que c'est compliqué, mais quand ça fonctionne, c'est magique.* »

Au final, Laurent Tirard préfère cette aventure à celle de son film précédent, *Astérix & Obélix: Au service de Sa Majesté*. « *Ce fut une expérience fastidieuse, contraignante, parfois même pénible. Je me sentais propulsé général d'une armée de 300 techniciens et de 800 figurants. Les vacances du petit Nicolas, ça ressemblait plutôt à une entreprise familiale.* » Le cinéaste a même cru parfois retomber en enfance. « *C'est un des films sur lesquels je me suis le plus amusé avec le cinéma, car le cinéma, ça peut être un jouet...* »

Collaborateur
Le Devoir

D Voir aussi Les bandes-annonces des films qui ont inspiré le cinéaste Laurent Tirard pour ce nouvel opus. ledevoir.com/cinema



SÉMINAIRE DE TROIS-RIVIÈRES
L'artiste-peintre Ozias Leduc,
en août 1936

Une vie longue et pleine

8 octobre 1864 Naissance à Saint-Hilaire. Issu d'une famille de pomiculteurs, Ozias Leduc travaille comme peintre de statues, puis décorateur d'églises auprès de Luigi Capello, dont il épousera la veuve, Marie-Louise Lebrun, en 1906.
1897 Séjour de huit mois à Londres et à Paris en vue de la

décoration de l'église de Saint-Hilaire.
De 1921 à 1932 Ozias Leduc prend Paul-Émile Borduas sous son aile.
16 juin 1955. Mort de l'artiste Il aura décoré une trentaine d'églises, tant aux États-Unis et dans les Maritimes qu'au Québec.

GALERIE D'ART
Stewart Hall
ART GALLERY

6 juillet au 24 août 2014
CROISEMENTS
André Fournelle et
Peter Gnass

PIQUE-NIQUE VERNISSAGE:
Dimanche 6 juillet, de midi à 16 h
Apportez votre goûter!
Crème glacée et grignotines
sont offertes!

Atelier de création pour
toute la famille de midi à 14 h

Entrée libre
INFO : 514 630-1254
www.ville.pointe-claire.qc.ca

VISITE GUIDÉE
Site archéologique

1^{er} Juin
au
31 Août
2014

Mardi au dimanche
en après-midi

miam!

2 000 ANS D'ALIMENTATION
À BON-SECOURS

MUSÉE MARGUERITE-BOURGEOYS | CHAPELLE NOTRE-DAME-DE-BON-SECOURS

400, rue Saint-Paul Est, Vieux-Montréal
514-282-8670 | Champ-de-Mars
www.marguerite-bourgeois.com/site

Culture et Communications Québec | Montréal | Ce projet a été réalisé dans le cadre de l'Entente sur le développement culturel de Montréal | Partenaire média | LE DEVOIR

17 août – OTTAWA – **Gustave Doré** au musée
27 août – QUÉBEC – exposition au musée
Morrice et Lyman en compagnie de Matisse
Prix spécial jusqu'au 11 juillet

2 octobre – MONT-SAINT-HILAIRE
150 ans du peintre Ozias Leduc

30 octobre – 2 novembre – TORONTO - NIAGARA
Prix spécial jusqu'au 15 juillet

Les beaux détours
CIRCUITS CULTURELS

www.lesbeauxdetours.com
514-352-3621
En collaboration avec Club Voyages Rosemont
Titulaire d'un permis du Québec

Ozias LEDUC

Aux sources de l'œuvre

Les Musées de Mont-Saint-Hilaire
MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONT-SAINT-HILAIRE

DU 10 JUIN AU 12 OCTOBRE 2014

Une présentation
Hydro Québec

150, rue du Centre-Civique, Mont-Saint-Hilaire
450 536-3033 www.mbamsh.qc.ca

CULTURE › CINÉMA



Pier-Gabriel Lajoie convaincant, mais son aîné Walter Borden semble par moments chercher le ton juste.

Plus laborieux qu'audacieux

GERONTOPHILIA

★★
Scénario et réalisation : Bruce LaBruce. Avec Pier-Gabriel Lajoie, Walter Borden, Katie Boland. Image : Nicolas Canniconi. Montage : Glenn Berman. Musique : Ramachandra Borcar. Canada, 2013, 82 minutes.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Sur papier, la proposition intrigante. Telle une variation gaie du classique *Harold et Maude*, *Gerontophilia* voit son jeune protagoniste découvrir qu'il aime non pas les filles, ni même les garçons, mais bien les vieux messieurs. Audacieux? Uniquement si la chose vous choque. En fait, une fois son argument énoncé, cette comédie sentimentale ne semble plus trop savoir où aller.

Cela se présente pourtant bien. Après s'être aperçu par hasard que les hommes « du bel âge » l'excitent en faisant la bouche-à-bouche à l'un d'eux, Lake, son diplôme d'études secondaires en poche, troque son maillot de sauveteur pour une combinaison de préposé aux bénéficiaires dans un foyer pour personnes âgées. Rapidement, il entame une liaison avec le charmant Melvyn qui, à 81 ans, a largement l'âge d'être son grand-père.

Si la comparaison avec *Harold et Maude*, le film-culte de Hal Ashby sorti il y a plus de 40 ans, est inévitable, elle n'est pas à l'avantage du plus récent film de Bruce LaBruce qui, bien qu'il ait affirmé avoir voulu tourner un film « grand public », semble parfois tenté de renouer avec ses instincts de provocateur. N'embrassant complètement ni l'une ni l'autre de ces deux approches, le film peine à imposer une identité au gré d'un récit à intensité variable, et somme toute superficiel. Il y avait pourtant matière à réflexion.

Pour le compte, l'œuvre précédente de Bruce LaBruce, le risible *L.A. Zombie* mettant en vedette la star de la porno gaie François Saga, avait permis d'établir que le cinéaste ontarien a des idées de films, mais pas nécessairement de dons pour la mise en scène. Ou pour la direction d'acteurs, comme on peut une fois de plus le constater dans *Gerontophilia*, alors que le niveau de jeu des interprètes fluctue légèrement. Le jeune Montréalais Pier-Gabriel Lajoie convainc, mais son aîné Walter Borden semble par moments chercher le ton juste. En définitive toutefois, ni la jeunesse ni la sagesse n'ont ici l'heur de passionner.

Le Devoir

Stéphane Rousseau sans faux-fuyant

L'acteur et humoriste joue un réalisateur en crise dans *Le vrai du faux*

FRANÇOIS LÉVESQUE

Marco Valois est un réalisateur québécois qui connaît le succès grâce à une série de « films de chars » calquée sur la populaire franchise américaine *Rapides et dangereux*. Or, après qu'un admirateur se fut suicidé sur la route dans une voiture à l'effigie de celle de ses films, Marco, déjà au plus mal avec la critique, devient la cible de tous les médias. En pleine crise existentielle, il décide de tourner une œuvre « importante » consacrée à Eric Lebel, un ex-soldat souffrant, à l'instar du défunt, d'un syndrome post-traumatique. Dans la comédie dramatique *Le vrai du faux*, Stéphane Rousseau campe le réalisateur manipulateur qui s'immisce dans la vie de cet homme encore plus vulnérable que lui.

D'entrée de jeu, on se dit que la perspective de jouer un cinéaste qui se prend très au sérieux doit être réjouissante pour un acteur. L'occasion d'une douce revanche? « *Pas vraiment*, assure Stéphane Rousseau. *Ce que je trouvais intéressant avec Marco, ce n'était pas le fait qu'il soit réalisateur, mais qu'il soit un gars complètement perdu, mais convaincu qu'il ne l'est pas. A mesure que le film avance, on se rend compte qu'il est aussi perturbé qu'Eric* [interprété par Mathieu Quesnel]. *Leurs bibittes sont différentes, mais ils forment une belle paire de mésadaptés.* »

Un des principaux facteurs semblant avoir conduit Marco à la dépression, et subséquemment au délire créatif (littéralement), est son besoin de faire l'unanimité, quoi qu'il en dise. Il ne s'agit là que de l'une des mises en abîme dont regorge le film.

« *C'est vrai pour les humoristes, les acteurs et les cinéastes, pour tous les artistes, selon moi : on fait ce métier pour être aimé. Marco obtient*



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Stéphane Rousseau et Mathieu Quesnel forment une « belle paire de mésadaptés » à l'écran.

« C'est vrai pour les humoristes, les acteurs et les cinéastes : on fait ce métier pour être aimé »

Stéphane Rousseau

un grand succès populaire. *L'amour du public lui est acquis, mais il voudrait également celui de la critique. C'est un besoin insatiable qui trouve son origine dans l'insécurité chronique dont on souffre souvent comme artistes* », confie Stéphane Rousseau avec l'air de celui qui s'en amuse autant qu'il s'en désole.

L'art salvateur

Cet objectif inatteignable permet au film un écart notable par rapport au canon dra-

matique classique. On le sait, traditionnellement, les personnages principaux d'un film se voient impartis une « quête », une convention que le scénario, qui table encore là sur une approche métanarrative, nomme et satirise tout en y recourant néanmoins, en partie.

En effet, si, à la fin, l'ex-soldat traumatisé a affronté ses démons avec succès, le réalisateur, lui, a fait du surplace, prisonnier qu'il est de son déni du réel. A force de baratiner, Marco a fini par se croire. Cela

dit, sa démarche artistique douteuse aura contre toute attente eu un impact positif, comme le lui fait remarquer une psychologue revêche défendue par Julie Le Breton. « *Malgré toutes les maladroites, tu l'as aidé* », admet-elle. L'art-thérapie, l'art qui sauve, il y croit, Stéphane Rousseau, lui qui dessine et peint depuis toujours?

« *Oui, j'y crois. Absolument. Je le vis. Le dessin, la peinture, ça me permet de sortir le méchant, de conjurer un certain mal-être. C'est un des aspects intéressants du film* », conclut-il.

Le Devoir

Le vrai du faux prend l'affiche le 9 juillet.

D Lire Les échos du réalisateur Émilie Gaudreau et de l'acteur Mathieu Quesnel. ledevoir.com/cinema

Transfert... autolargue!

JOSÉPHINE

★★^{1/2}
Réalisation : Agnès Obadia. Scénario : Agnès Obadia et Samantha Mazeras (d'après Joséphine de Pénélope Bagieu). Avec Marilou Berry, Bérangère Krief, Mehdi Nebbou, Alice Pol, Charlie Dupont, Amelle Chahbi. France. 2014. 95 minutes.

FABIEN DEGLISE

La transposition était marquée en filigrane dans le papier. En mettant au monde sa série *Joséphine* en 2008, Pénélope Bagieu, jeune bédéiste trentenaire, avait sans doute des images très animées en tête pour raconter, avec une autodérision évidente, les petits tracas ordinaires et autres troubles affectifs de son héroïne : avec un peu de *Bridget Jones' Diary* là, un peu de *Sex in the City* ici, et autres univers filmés relevant de ce courant littéraire féminin nombriliste et comique que les Anglois nomment « *chick lit* ».

Sans surprise, l'adaptation au grand écran proposée ici par Agnès Obadia, avec la compli-



AXIA FILMS

Marilou Berry, une complicité pétillante

complicité pétillante de Marilou Berry dans le rôle-titre, révèle cette filiation dès les premières minutes en lustrant l'objet littérature imaginé par Pénélope Bagieu là où il le faut, avec un ton légèrement détaché, une narratrice qui commente les débordements affectifs exposés à l'écran, tout comme une an-

gisse face au volume de ses fesses, avec naïveté et cette douce ironie de circonstance. On est en présence d'une trentenaire qui essaie d'exister dans un milieu social, professionnel et familial pas encore très bien taillé pour elle. Pour attirer les regards vers elle et combler son gros vide, José-

phine va sortir une grosse connerie avec laquelle elle va être obligée de vivre. Pour survivre à sa vacuité. En gros.

Sur cette base, Obadia pose le cadre d'une comédie presque sentimentale qui subtilement, dans sa forme du moins, souligne ici et là ses origines avec des planches, des transitions montées comme des changements de planches ou des plans qui donnent l'impression d'avoir été pensés pour entrer dans des cases.

Les points de convergence entre le 9^e et le 7^e art ne vont pas plus loin toutefois avec ce film, qui prend très vite ses distances de l'autodérision parfois grinçante et un peu crue des aventures posées sur papier par Pénélope Bagieu. Plutôt, il explore le fil de la romance improbable et de la patate repentante dans un tout, à l'envergure restreinte, façonné d'abord pour faire sourire et divertir sans danger, particulièrement un soir d'été.

Le Devoir

La petite guerre des clans

WORDS AND PICTURES

★★^{1/2}
Réalisation : Fred Schepisi. Scénario : Gerald DiPego. Avec Clive Owen, Juliette Binoche, Valerie Tian, Navid Negahban, Bruce Davidson. Image : Ian Baker. Montage : Peter Honess. Musique : Paul Grabowsky. États-Unis, 2013, 115 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

Est-il vrai qu'une image vaut mille mots? Et cette seule image, qu'il s'agisse d'une photo ou d'une toile, peut-elle en dire beaucoup plus qu'un poème, une nouvelle, voire un roman? C'est ce genre de questions que se posent les deux personnages principaux de *Words and Pictures*, la comédie romantique vaguement intello du cinéaste australien Fred Schepisi (*Plenty, Last Orders*).

Ce débat apparaît vite stérile à tous les amoureux des nuances, mais il faudra beaucoup plus de temps à Jack (Clive Owen) et à Dina (Juliette Binoche) pour se rendre à l'évidence... Le premier, porté sur la bouteille et poète à ses heures, enseigne la littérature. La seconde, peintre de grande renommée, rongée par l'arthrite rhumatoïde, accepte par dépit de terroriser à nouveau des étudiants.

Dans cette petite école privée du Maine, ces deux êtres écorchés ne mettront pas de temps à s'affronter, leurs joutes verbales obtenant vite une grande notoriété, camouflant bien sûr une série de drames et de blessures que le scénariste Gerald DiPego égrène avec la subtilité d'un métro-nome. Leur attirance mutuelle apparaît d'ailleurs aussi limpide que leurs arguments, donnant à tout cet exercice un air de déjà vu, et de déjà entendu.

Vieux routier parfois inspiré, Fred Schepisi se débrouille avec la partition qu'on lui a remise, croyant sans doute que des acteurs de la trempe de Binoche et Owen sauraient élever le tout. Le duo y arrive parfois, surtout l'actrice française (incarnant une Américaine d'origine italienne), qui profite de l'occasion pour exposer et exécuter ses propres toiles. Elle n'est pas non plus dépourvue de foulards d'une élégance spectaculaire, le cinéaste nous faisant comprendre qu'il s'agit là d'un trait distinctif résolument artistique. En plus des mots et des images, il faut ici ajouter le poids des clichés.

Collaborateur Le Devoir

EXCENTRIS



GERONTOPHILIA

BRUCE LABRUCE - 82 MIN.

ET AUSSI À L'AFFICHE :

BORGMAN

ALEX VAN WARMERDAM

13+

IDA

PAWEL PAWLIKOWSKI

G+

EXIL

CHARLES-OLIVIER MICHAUD

G+

LA VÉNUS À LA FOURRURE

ROMAN POLANSKI

13+

ET AUSSI DE NOMBREUX TITRES SUR CINEMAEXCENTRIS.COM



« UNE HISTOIRE D'AMOUR PERCUTANTE ET TENDRE, OSÉE ET POIGNANTE »

- Boris Sollazzo, Venice Days



UN FILM DE BRUCE LABRUCE

GÉRONTOPHILIE

Pier-Gabriel Lajoie
Walter Borden
Marie-Hélène Thibault
Katie Boland

PRÉSENTÉ À L'AFFICHE
EXCENTRIS 514 847-2206
CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS
CINÉPLEX ODEON
LE CLAP
FORUM CINÉMAS

BILLETTERIE : 514 847-2206
3536, BOULEVARD ST-LAURENT, MONTRÉAL

CULTURE › LIVRES

De recommencement en recommencement



DANIELLE LAURIN

Nouveau-Brunswick, 1875-1925. Des personnes âgées et des enfants sont mis aux enchères, comme des esclaves, comme du bétail. C'est la prémisse historique du huitième roman de Daniel Poliquin, aussi connu en tant que traducteur et essayiste.

Cette pratique oubliée a bel et bien existé, nous assure dans le préluce du *Vol de l'ange* l'auteur franco-ontarien. Quoiqu'inhumaine à première vue, il semble que c'était une tradition qui avait du bon, précise-t-il: «[...] les démunis, orphelins ou vieillards, évitaient ainsi l'orphelinat ou l'hospice, lieux peu recommandables à l'époque, et trouvaient un toit et du travail; pour leur part, les fermiers y gagnaient une main-d'œuvre bon marché.»

Pour ce qui est des personnages qui peuplent *Le vol de l'ange*, insiste Daniel Poliquin, ils «n'ont jamais existé auparavant. Maintenant, oui».

Ils sont nombreux à se relayer dans cette histoire. Ils paraissent parfois le temps d'une petite page, disparaissent ensuite à jamais. Certains prennent leurs aises, en viennent même à se raconter dans le moindre détail, donnant lieu à des épisodes du type récit dans le récit. D'autres encore reviennent de façon récurrente, obsédante. Tous ont en commun d'avoir croisé la route à un moment ou l'autre, pour un temps plus ou moins long, d'un homme de «soixante ans et demi» qui s'apprete à être mis aux enchères pour la troisième fois de sa vie.

C'est lui qui prend en charge le récit. Il entend de nous raconter sa vie. On apprend dès le début qu'il n'a jamais communiqué que par signes avec ses semblables. Il s'est depuis toujours enfermé dans le mutisme. C'est une sorte de «vœu de silence» qu'il s'est fait à lui-même, mais on ne comprend pas trop pourquoi. Sinon que c'est lié à sa mère: «Je ne suis ni sourd ni muet; je ne parle pas, c'est tout; à cause d'une promesse que je me suis faite quand ma mère était jeune femme, avant même que je sois conçu, quand je n'étais qu'esprit.»

Un survenant

Étrange personnage, à l'identité trouble, qu'on n'arrivera pas à saisir tout à fait, mais auquel on finira par s'attacher absolument. Il suffit d'être patient. De laisser d'abord le climat s'installer. De passer au travers des multiples apartés. D'accepter l'aspect documentaire que prend le récit au début, comme si l'auteur, derrière, sentait le besoin de tracer le portrait de la situation d'ensemble: tous ces enfants et ces vieilles personnes qui, comme le narrateur, se voient délestées du statut d'êtres humains.

Le roman prend véritablement son envol quand le narrateur délaisse son regard circulaire pour se concentrer sur ce qu'il a vécu, lui. Quand il revient sur la première fois où il a été mis à l'encan, alors qu'il était enfant. Nous ne comprendrons que plus tard toute l'ampleur du processus qui l'a conduit là, mais dès lors, nous sommes gagnés par la force de la narration versus le tragique de la situation.

Nous serons de plus en plus conquis par ce merveilleux personnage d'errant, de survenant, qui a connu très jeune l'abandon, qui s'est vu enfermé en prison sans raison valable, puis transféré chez les fous, où on l'a oublié un temps avant de le libérer.

Le genre d'homme qui, même dans les pires situations, ne se laisse pas démonter. Toujours à préparer un plan B. Au cas où. Un débrouillard, qui plutôt que de se plaindre, de s'autovictimiser, s'organise pour sauver sa peau. Jusqu'à la prochaine fois. Jusqu'au prochain recommencement.

Un «éternel oiseau migrateur», en somme: «J'ai-
mais entrer dans la vie des gens entièrement vêtu de



Daniel Poliquin fait paraître un huitième roman.

MAGALI CHARRON

« Je n'avais rien, pas un sou. Je ne possédais que moi, j'étais donc l'être le plus libre sur la terre. »

Extrait du *Vol de l'ange*

neuf, sans passé, sans avenir non plus. Je compte continuer ainsi jusqu'à la fin de mes jours, effacer l'ardoise tous les trois ou quatre ans. On ne s'ennuie jamais comme ça, et l'on n'ennuie personne.»

Sa vie s'avère une épopée fascinante. Des aventures de toutes sortes, des femmes à profusion. Une seule vraie histoire d'amour, tragique. Quelques belles éclaircies, dont une petite enfance dont il sera à jamais nostalgique: «J'ai été le petit garçon le plus heureux de la terre dans cette maison à laquelle je n'appartenais pourtant pas. C'est depuis cette époque que je me sens partout chez moi.»

Sur la scène

Chaque plongée dans le passé est suivie d'un retour au présent, alors que notre homme s'apprete à tourner le dos contre son gré à la famille qui l'a accueilli il y a quatre ans, lors d'un encan précédent. Ironiquement, c'est cette famille qu'il plaint, davantage que lui-même, parce qu'elle a tout perdu: la ferme va être saisie, le père, la mère et les enfants vont se retrouver à la rue, sans le sou.

Lui, au moins, peut espérer une autre famille,

un autre toit, des repas chauds, contre sa force de travail, encore acceptable. Qui sait, peut-être que la femme qu'il désire en secret se montrera intéressée à le prendre chez elle? Il est toujours permis de rêver, d'espérer.

Même une famille déplaisante, il saurait s'en accommoder. Tout pour éviter l'hospice. Mais si vraiment personne ne voulait de lui, alors tant pis. Il a tout prévu. Sa fuite est déjà organisée.

Le pire, en fait, n'est pas l'après, pour lui. C'est le moment présent. Alors que tout le monde est rassemblé, comme pour une foire. Que chacun y va de ses commentaires, de ses ragots. Et se fait voyeur.

Le pire, c'est l'encan lui-même: «Le seul aspect déplaisant de l'encan, c'est l'encan. C'est parce que vous n'êtes plus qu'une chose exposée aux regards de tous; c'est comme si vous étiez nu sur une scène, sur la place du marché au bord de la mer, ou derrière l'église, tout seul sur votre charrette qui pue le navet décomposé.»

À travers le destin invraisemblable de cet homme, c'est sa force intérieure qui ressort. Et c'est le combat des bafoués pour conserver leur dignité humaine, comme espace de liberté.

LE VOL DE L'ANGE

Daniel Poliquin
Boréal
Montréal, 2014; 320 pages

POÉSIE

André Roy s'en va à Prague

HUGUES CORRIVEAU

D'entrée de jeu, *La très grande solitude de l'écrivain pragois Franz Kafka* s'articule autour du biographique proposé comme lieu référentiel du poétique même. La richesse de l'entreprise ne saurait être contestée, d'autant plus qu'elle nous donne accès à la beauté de l'image et à la connaissance. Pour une fois, dans ces recueils, la réflexion se met au service de la poésie avec talent et une force de persuasion convaincante.

André Roy connaît Kafka d'un amour intrinsèque, porté par une grâce constante qui nous redonne la lumière et la noirceur, la conscience et l'angoisse de cet écrivain à jamais adulé. Il ne s'agit pas d'une poésie facile, loin de là. Avec toutes ces références en bas de page, ces guillemets qui rapportent paroles et écrits. Mais voilà: ce qui compte, c'est la cohérence de ce propos dans ce référentiel obstiné. Dans la mesure où cette écriture renvoie à l'émotion même du poète qui cherche, elle fouit une âme comme s'il s'agissait d'un territoire vivant. De tout cela émerge une poésie d'une rare densité qui fulgure en quelques vers, ramassés et qui irradient.

«Écrire ronge quelque chose qui ne veut pas dire son nom», avoue André Roy, et c'est peut-être bien pourquoi il nomme tant Kafka, pour lui permettre de constamment affleurer au milieu de ses poèmes en forme de réflexions sur l'art d'écrire et son pourquoi. Franz Kafka, pour qui il s'agissait d'atteindre «l'écriture souffrir; / souffle sueur; / corps vent; / le livre poumon». Vraiment, cela: «Juste la maladie, l'intimité, le style: / l'emploi des couteaux dans son écriture.»

Ou encore, les amours de Franz dont Roy parle avec une émotion si palpable, comme ici face à Milena Jesenská: «Elle portait sur elle l'été de juillet semblable à une nudité; / la chaleur se couchait sur ses épaules. / Franz aimait en elle son existence à lui / et le présent qui ne lui appartenait plus. / Le visage du sein. / Le rêve à un nuage attaché.» On perçoit à chaque souffle une passion sans faille pour les créateurs qu'ils approchent, qu'ils cernent en une recherche d'osmose qui les fait revivre comme par en dedans du langage.

Ou encore, la mort de l'auteur, lui qui «sait que l'art appelle la mort, / qu'écrire, c'est travailler avec elle», car «il écrit directement des ruines de l'abîme», lui qui connaît le jeu dramatique de tout don de soi. André Roy est un amoureux. Poète du corps, le voici auprès de qui a fait un avec l'angoisse et le tragique, avec qui écrivait «pour le pas-sexe», comme il l'affirme. Voici André Roy penché sur une vie à fleur de peau, mais sans elle, dans le concentrationnaire petit espace d'écriture qui donne vie au moindre râle du grand tuberculeux que fut Kafka, à bout de souffle, à bout de mots. Recueil vigilant qui s'approche d'un grand silence universel, du grand bruit du vivant.

Collaborateur
Le Devoir

LA TRÈS GRANDE SOLITUDE DE L'ÉCRIVAIN PRAGOIS FRANZ KAFKA

André Roy
Les Herbes rouges
Montréal, 2014, 80 pages

VIENT DE PARAÎTRE

Dossier
L'Inde, terre de luttes et d'espairs

NUMÉRO 773 • AOÛT 2014

NOUVEAUTÉ
PLUS DE PAGES, TOUT EN COULEURS

Les auteurs:

Karine Bates, Gilles Bibeau,
Mathieu Boisvert, Anthony Dias,
Walter Fernandes, Aurélie Leroy,
Jean-René Milot, Ashis Nandy,
Karine Peschard, Jean-Claude Ravet

À lire aussi: le dernier Carnet de Naïm Kattan, la dernière chronique littéraire de Marie-Célie Agnart, une analyse sur l'Afrique du Sud ainsi qu'un débat sur le microcrédit

Artiste invité: Bruno Ricca

Sommaire détaillé et abonnement en ligne:
www.revuerelations.qc.ca

6 NUMÉROS PAR ANNÉE, 48 PAGES

Un an: 40 \$ Deux ans: 70 \$
À l'étranger (un an): 55 \$
Étudiant: 25 \$ (sur justificatif)
Abonnement de soutien: 100 \$ (un an)
514-387-2541 p. 226 | relations@cfj.qc.ca
Relations: 25, rue Jarry Ouest
Montréal (Québec) H2P 1S6

EN VENTE DANS LES KIOSQUES
ET LIBRAIRIES 7,00 \$ + TAXES

Oui, je désire un abonnement de _____ an(s), au montant de _____ \$

NOM _____

ADRESSE _____ VILLE _____

CODE POSTAL _____ TÉLÉPHONE (____) _____

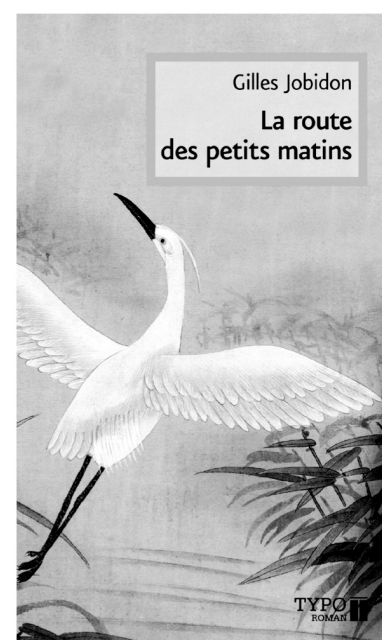
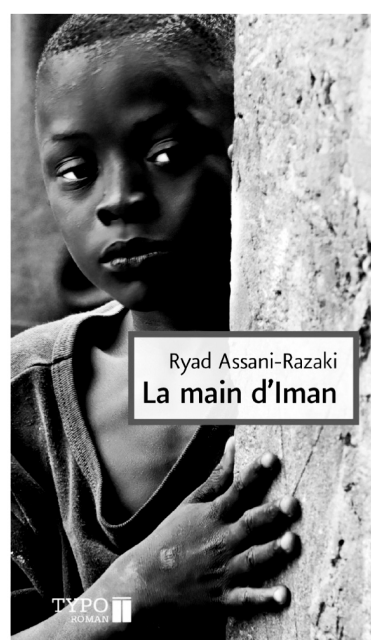
Je paie par chèque (à l'ordre de Relations) ou carte de crédit

NUMÉRO DE LA CARTE _____

EXPIRATION _____ SIGNATURE _____

Lise Gauvin
Aventuriers et
sédentaires
Parcours du roman québécois

NOUVEAUTÉS

Gilles Jobidon
La route
des petits matinsRyad Assani-Razaki
La main d'ImanTYPO II
Une société de Québecor Média

CULTURE › LIVRES

Les Brésiliens, au-delà du football



LOUIS CORNELIER

Je ne suis pas attentivement la Coupe du monde de football, qui se déroule au Brésil du 12 juin au 13 juillet. Je n'arrive pas à me passionner pour un match de soccer. J'aime la simplicité de ce sport, mais son rythme m'ennuie. Habitué du hockey et du tennis à la télé, des sports caractérisés par des surfaces de jeu assez petites qui multiplient les occasions de relance, je trouve le soccer ennuyeux. C'est une affaire de culture, évidemment.

Je regarde tout de même, du coin de l'œil, quelques matchs de la grande messe du football, surtout ceux de l'équipe de France, mais, pour bonifier mon expérience, j'ai décidé de lire, ce faisant, *À la découverte du Brésil*, un charmant essai des économistes Jacques de Courson et André Joyal, avec la collaboration de la sociologue brésilienne Luciana Vargas Netto Oliveira. Le but de ce livre est de faire le portrait du pays et de ses habitants. Entre deux coups de pied de coin, je voyage donc intelligemment au royaume de la samba. Que les amateurs de ballon rond me pardonnent, mais je dois admettre que j'ai surtout lu l'ouvrage, finalement, en regardant le tournoi de Wimbledon.

Économiste et urbaniste français, Jacques de Courson connaît bien le Brésil, où il est professeur invité depuis 1971. Économiste québécois spécialisé dans le développement régional, André Joyal, un des plus sympathiques universi-

taires d'ici, fréquente le pays depuis 1992, à titre de conférencier ou de professeur invité. À eux deux, ils ont séjourné au Brésil, 5^e puissance économique du monde, plus de 50 fois depuis 40 ans. Ils savent que le pays est inégalitaire, quoiqu'un peu moins qu'avant grâce aux politiques du président Lula (2002-2010), et aux prises avec la violence, mais ils l'aiment, pour presque tout le reste.

Du rythme

Le portrait culturel qu'ils tracent des Brésiliens est riche. Ces derniers, écrit Jacques de Courson, «*ont le culte du corps*» et se caractérisent par leur sens du rythme corporel et langagier. Même à Paris et de loin, note l'économiste, «*je reconnais immédiatement les Brésiliens à leur attitude décontractée et à la musique de leur conversation*».

Parler, pour eux, parler tout le temps, surtout de tout et de rien, est une véritable passion. Tout, dans ce pays, «*se discute et se décide oralement*» — d'après Joyal, d'ailleurs, les Brésiliens ne seraient pas de grands lecteurs — et le téléphone est toujours occupé. «*Ces discussions interminables sont un enchantement*, précise Courson, *sauf quand on est pressé et impatient, ce que les Brésiliens ne sont jamais*».

Ces conversations se déroulent en portugais, évidemment, la seule langue officielle du pays. C'est dire qu'environ 200 des 260 millions de lusophones à travers le monde (les chiffres du livre ne sont pas tout à fait à jour) sont brésiliens. Comme presque partout ailleurs, l'anglais commence à s'infiltrer dans le pays, mais, sur ce sujet, nos guides se

contredisent. Jacques de Courson affirme d'abord que la plupart des Brésiliens ne parlent aucune langue étrangère, avant d'écrire, plus loin, que «*tous les Brésiliens parlent anglais couramment*», pour noter, enfin, que «*personne, sauf le guide touristique, ne parle autre chose que le portugais*».

André Joyal remarque, lui, que les nouvelles classes moyennes, qui voyagent beaucoup, sont entichées de l'anglais. Luciana Oliveira, pour sa part, avance que «*c'est vrai que la majorité des Brésiliens ne parlent que leur langue*». Les auteurs, qui s'expriment à tour de rôle tout au long du livre, auraient dû se consulter dans ce dossier parce que le lecteur, lui, ne sait plus sur quel pied et dans quelle langue danser la samba. Dans les circonstances, la solution est peut-être de faire confiance à la fille du pays.

Du désordre

La suite de la visite guidée est moins confondante. Elle nous fait découvrir les grandes villes brésiliennes — São Paulo, Rio de Janeiro et d'autres —, étranges et négligées, écrit Courson, «*pas toujours très belles*», renchérit Joyal, qui souligne aussi le problème des enfants de la rue.

On en apprend un peu sur la politique brésilienne, dominée par les dictatures jusqu'en 1985, avant l'arrivée au pouvoir des Cardoso, Lula et Rousseff, sur la religion — les Brésiliens sont très catholiques et de plus en plus évangéliques —, sur la géographie, l'économie et la cuisine du pays, de même que sur la culture, dominée par la chanson populaire nationale, et sur les sports (football, vol-

ley-ball et sports nautiques). Conçu, pour faire un clin d'œil à cette passion brésilienne, comme une conversation entre les deux économistes et leur collègue sociologue, cet essai un peu échevelé se lit avec grand plaisir. Amoureux de leur sujet, les auteurs veulent en donner le goût en nous instruisant agréablement, tout en visant une certaine objectivité.

Le Brésil, écrivent-ils, ce sont les plages, la conversation sans fin, la samba, le football, un peuple qui a du rythme, le sens de la fête, de la famille et de l'hospitalité ainsi qu'un fort sentiment national, mais ce sont aussi les inégalités, la violence, des villes qui s'apparentent à des jungles et une certaine culture de la démesure qui s'accompagne d'une fascination pour l'argent et pour les armes, à l'américaine. «*Ordre et progrès*», clame la devise du pays. Pour les auteurs, le Brésil, comme l'indique le sous-titre de leur ouvrage, c'est plutôt «*le progrès dans le désordre*».

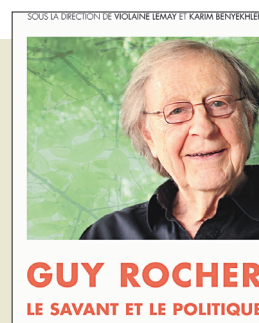
Vous trouvez les matchs de la Coupe du monde longuets? Coupez le son de votre télé et lisez cet essai en jetant un œil sur l'écran de temps à autre. La culture et le sport ne sont pas incompatibles.

louisco@sympatico.ca

À LA DÉCOUVERTE DU BRÉSIL

LE PROGRÈS DANS LE DÉSORDRE
Jacques de Courson et André Joyal
Avec la collaboration de Luciana Vargas Netto Oliveira Del Busso
Montréal, 2014, 204 pages

LA VITRINE



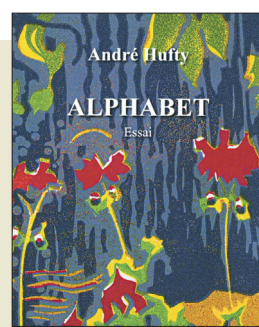
ESSAI QUÉBÉCOIS

GUY ROCHER

LE SAVANT ET LE POLITIQUE
Sous la direction de Violaine Lemay et Karim Benyekhlef
Presses de l'Université de Montréal
Montréal, 2014, 246 pages

Guy Rocher est sans contredit un «*grand personnage de chez nous*», comme l'écrit la juriste Violaine Lemay en ouverture de ce livre-hommage, réalisé à l'occasion de la retraite universitaire du sociologue de 90 ans. Auteur du classique *Introduction à la sociologie générale* (HMH, 1969, et BQ, 2012), contributeur important au rapport Parent et à la Charte de la langue française, professeur au Centre de recherche en droit public de l'Université de Montréal et intellectuel infatigable (pour la laïcité, pour une éducation gratuite), Rocher est un modèle pour les partisans d'un Québec souverain, français, social-démocrate et instruit. À la fois savant et engagé, l'homme, par sa calme intelligence, s'est attiré le respect de tous. Ce livre collectif a le mérite de rappeler tout cela, mais plusieurs des textes qui le composent ont le défaut d'être trop scolaires, de manquer d'allant et de ne s'adresser qu'aux collègues universitaires des auteurs. Il est, disons-le, un peu plate, ce que n'est pourtant pas Rocher. Dommage.

Louis Cornellier



RÉCIT ILLUSTRÉ

ALPHABET

André Huftu
Éditions Persée
Paris, 2014, 58 pages

C'est un ovni littéraire qui a atterri il y a quelques jours au *Devoir* accompagné d'une lettre manuscrite. L'auteur y parlait d'une «*petite bouteille*» lancée «*dans une mer de publications*», tout en évoquant son œuvre, créée pour se «*reposer des traités de climatologie*». Intrigant. En ouvrant la chose, tout s'explique, ou presque. *Alphabet*, comme son titre l'indique, est un abécédaire illustré par l'auteur, un prof de climatologie de l'Université Laval retraité depuis 2002, qui assemble ici une passion pour la poésie — un peu facile, il faut le reconnaître — et la pratique du dessin, de la gravure et de l'aquarelle. On y parle d'Islam, de Québec, de pouvoir, de jouissance, d'ondines, de secrétaire et de vélocipède. Entre autres. Il y a un peu de peur, celle de l'autre, un peu d'angoisse de vieillir, un peu de morale, un peu d'environnementalisme sombre, soutenus par des dessins très sombres qui forment au final un «*opuscule inclassable*», comme le reconnaît l'auteur.

Fabien Deglise



FELIPE DANA ASSOCIATED PRESS

L'essai *À la découverte du Brésil* trace le portrait du pays et de ses habitants.

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Pétarade et brouillard

CHRISTIAN DESMEULES

À Saint-Priest-la-Brume, un hameau paisible de 400 âmes dans la Creuse, au cœur profond de la campagne française, tous les lundis matin, avant de se traîner les pieds jusqu'à son travail, Amédée est atteint d'une «*incurable maladie très peu documentée dans la littérature médicale: une lundinité aiguë, syndrome qui se caractérise par une irrésistible envie de liberté*».

Le principal protagoniste d'*Un lundi sans bruit*, le deuxième roman de Max Férandon (un Français installé au Québec depuis une dizaine d'années), tra-

vaille dans une scierie et son patron, Goguenard, est passé maître en combines de toutes sortes et dans le lutinage expert des veuves esseulées.

Mais sa dernière embrouille porte un peu plus à conséquence. Un tableau — volé, bien sûr — a disparu durant un transport un peu plus illégal que d'habitude, et deux Bulgares baraqués, des «*professionnels de la rancune*», sont à sa recherche. Nous en serons quittes pour un peu de course-poursuite et quelques scènes burlesques d'une vie de village fantasmée.

Tout cela, à vrai dire, ne forme que la première moitié

du roman.

La seconde, elle, nous plonge loin dans le temps de cette petite commune et vibre des échos de la Seconde Guerre mondiale. Une famille juive embusquée, un officier allemand, un collabo, un mime, des résistants: une galerie de personnages colorés qui entretiennent, on le comprend — mais sans plus —, des liens avec le présent.

Vite emporté par le plaisir évident qu'il éprouve à inventer des personnages, Max Férandon ne craint pas le coq-à-l'âne. Et à l'évidence, l'auteur de *Monsieur Ho* (Alto, 2008) a une prédilection certaine pour les jeux de mots, même les plus faciles. Une sorte de Frédéric Dard, dirait-on, mais *soft* et légèrement poétique, plus chaste et

moins inventif que le père de San Antonio. Mais inventif tout de même, allant même délirer à propos des rites funéraires musulmans (une sorte d'émir arabe qui commande des centaines de cercueils en chêne pour les offrir à ses amis).

Un récit un peu embrouillé, oui (Saint-Priest-la-Brume, vous dites?), mais un roman cartonneuse et léger qui entraîne le lecteur dans une amusante pétarade d'actions, de saillies de langage et d'humour à la chaîne.

Collaborateur
Le Devoir

UN LUNDI SANS BRUIT

Max Férandon
Alto
Québec, 2014, 194 pages

Gaspard LE DEVOIR PALMARÈS

Du 23 au 29 juin 2014

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉSENTÉ NB DE SEMAINES

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSENTÉ NB DE SEMAINES
Romans québécois		
1	Métis Beach	Claudine Bourbonnais/Boréal 3/8
2	Un voisinage comme les autres • Tome 2	Rosette Laberge/Les Éditions réunies 1/3
3	Fanette • Tome 7 Honneur et disgrâce	Suzanne Aubry/Libre Expression 2/4
4	La vie sucrée de Juliette Gagnon • Tome 1	Nathalie Roy/Libre Expression 4/6
5	Les héritiers du fleuve • Tome 3 1918-1929	Louise Tremblay-D'Essiembre/Guy Saint-Jean 5/12
6	Mensonges sur le Plateau-Mont-Royal • Tome 2	Michel David/Hurtubise 7/14
7	Les années de plomb • Tome 2 Jours de colère	Jean-Pierre Charland/Hurtubise 6/7
8	Un voisinage comme les autres • Tome 1	Rosette Laberge/Les Éditions réunies 8/2
9	Confessions d'une célibataire... incorrigible	M. Beaubien J. Normandin/Les Éditions réunies 9/7
10	Ces mains sont faites pour aimer	Pascale Wilhelm/Libre Expression -/1

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSENTÉ NB DE SEMAINES
Romans étrangers		
1	Ceux qui tombent	Michael Connelly/Calmann-Lévy -/1
2	Central Park	Guillaume Musso/XO 2/13
3	Muchachas • Tome 3	Katherine Pancol/Albin Michel 1/3
4	Une autre idée du bonheur	Marc Levy/Robert Laffont Versilio 3/9
5	Le bleu de tes yeux	Mary Higgins Clark/Albin Michel 4/6
6	Adultère	Paulo Coelho/Flammarion 6/3
7	Un si beau jour	Elin Hilderbrand/Lattès -/1
8	L'allée du sycamore	John Grisham/Lattès 8/7
9	Joyland	Stephen King/Albin Michel 7/6
10	Muchachas	Katherine Pancol/Albin Michel 10/2

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSENTÉ NB DE SEMAINES
Essais québécois		
1	De remarquables oubliés • Tome 2	S. Bouchard M.-C. Lévesque/Lux 1/2
2	Constituer le Québec. Pistes de solution...	Roméo Bouchard/Atelier 10 2/6
3	La revanche des moches	Léa Clermont-Dion/VLB 4/12
4	Cortes et comptes du prof Lauzon • Tome 5	Léo-Paul Lauzon/Michel Brûlé -/1
5	Lesage. Le chef télévisuel. Le marketing politique...	Alain Lavigne/Septentrion -/1
6	Poing de mire	Normand Lester/Homme 3/11
7	Mœurs de province	François Ricard/Boréal -/1
8	Les champs de bataille. Histoire et défis de l'agriculture...	Roméo Bouchard/Écosociété -/1
9	L'afghanicide	Martin Forgues/VLB 5/8
10	Le Sel de la terre	Samuel Archibald/Atelier 10 -/1

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSENTÉ NB DE SEMAINES
Essais étrangers		
1	Le capital au XXI ^e siècle	Thomas Piketty/Seuil 1/8
2	La vérité sur les médicaments	Mikkel Borch-Jacobsen/Édito 3/20
3	La grande vie	Christian Bobin/Gallimard 2/16
4	Plaidoyer pour l'altruisme. La force de la bienveillance	Matthieu Ricard/NIL 6/35
5	Le sens de ma vie	Romain Gary/Gallimard -/1
6	Les Romanov. Une dynastie sous le règne du sang	Hélène Carrère d'Encausse/Fayard 4/3
7	Pourquoi cette peur au ventre? Cultures et comportements...	Patrick Denoux/Lattès -/1
8	Repenser le vieillissement	Norin M. Hadler/PUL 10/2
9	Une brève histoire du futur. Comment la science...	Michio Kaku/Flammarion -/1
10	L'Indien malcommode. Un portrait inattendu...	Thomas King Daniel Poliquin/Boréal 9/2

La BTFL (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTFL reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTFL, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

